Corinne Luchaire
Ses rayons et ses ombres

CÉDRIC MELETTA

CORINNE LUCHAIRE

SES RAYONS ET SES OMBRES

le cherche midi

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

© Le Cherche Midi, 2026
92, avenue de France – 75013 Paris
info@lisez.com

Composition : Nord Compo
Dépôt légal : octobre 2026
ISBN 978-2-7491-8546-0

La fouille de textes et de données est interdite conformément à la Directive (UE) 2019/790. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, sans accord préalable des ayants droit. <TDM-RESERVATION: 1>.

D'une « Corinne-Christiane » l'autre…

Comment était Nice en 1945 ? Des fenêtres du Ruhl réquisitionné par l'armée américaine, filtrait une musique de jazz. Ma pauvre sœur Corinne, que la sécurité militaire française avait arrêtée en Italie, était enfermée tout près d'ici, villa Sainte-Anne, avant qu'on ne la conduise à la prison, puis à l'hôpital Pasteur… Je me souviens de tout.

Patrick Modiano

MONUMENT D'AVANT-GUERRE

La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste.

Victor Hugo

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Il fallait donc qu'elle eût la sienne. Elle, ce quelqu'un, est une inclassable du cinéma français. Celui de l'avant-guerre. Le second. Rosita Luchaire, dite Corinne. Née en 1921. Morte en 1950. Respectivement, les 11 février et 22 janvier. Quel souvenir convoque l'historien du grand écran à l'aune de la biographie qui lui fut jadis consacrée et de ses mémoires à moitié faux, écrits à sa place par un auteur pétainiste de seconde zone[1] ? Rosita… Corinne… Pourquoi ce changement de prénom, d'ailleurs ? Rosita, ça faisait dompteuse ou lanceuse de couteaux, ça sonnait tellement scène, un peu plus music-hall que studio. Alors que dans Corinne,

1. Carole Wrona, *Corinne Luchaire. Un colibri dans la tempête*, Grandvilliers, Éditions de La Tour Verte, coll. « La Muse celluloïd », 2011 (réédition Éditions du 81, 2022), et Corinne Luchaire, *Ma drôle de vie. Mémoires* (édition établie et préfacée par François Broche), Paris, SUN Éditions, 1949 (rééd. 2000, 2018, et 2026, Paris, Nouveau Monde Éditions).

on entend « korê, *in* ! », oui, mais « ruine(s) », aussi. Quoi qu'on puisse en dire, elle a su garder un public, une audience. Telle une Église, un cercle d'initiés, avec ces *happy few* ultra-savants versés dans la théorie du film, et ses fétichistes qui racontent sa vie à tort et à travers pour épater la galerie. L'essentiel de l'histoire ? Ses fans connaissent ça par cœur. Partie trop jeune, à moins de trente ans. Vous remarquerez qu'à défaut d'être des martyrs les morts de moins de trente ans font fréquemment d'irrésolus mystères, puis des mythes incompris. Ici, côté mythe, les images d'Épinal, ou plutôt de Sigmaringen, ne manquent pas : des autographes à la pelle, des baisers soufflés au grand public, qui n'est pas toujours aussi grand qu'on le prétend. Des croix gammées, des uniformes d'officiers nazis, et puis cette aura de personnalité médiatique mal campée sur ses talons, qui, dit-on, tombait trop souvent sur le dos. Corinne Luchaire multiplie les bravades tout en se persuadant de n'avoir jamais crocheté les serrures dorées de la vertu, ou de ce qui s'en approche. Voilà pour le mythe. Mais on peut, tout aussi bien, creuser la question de la comtesse baroque, dilapidant son don entre frasques et légèreté, pour mieux maculer son étoffe, pire, saborder tout espoir de réception publique et critique.

Star broyée ou éternel second rôle surestimé ? Peut-être un peu des deux, servie par des émotions d'actrice que les gens disaient en avance sur son temps, en tout cas, différente, faite de désinvolture, de beaucoup de naturel. Avec cette spontanéité assez spéciale dans sa façon de se tenir, jusqu'à sa façon de parler, vite, court, un vrai débit de

mitraillette moins assassin que déstabilisant. Elle était pourtant inconsciemment novatrice. Comme si on avait greffé du fatal dans les gestes gauches d'une femme-enfant. Une lolita, haute sur pattes, avec un fichu drôle de jeu, oscillant entre l'épure maintenue de la séduction hollywoodienne et un corps tressaillant, toujours embelli par un timbre subtil. Elle floute la banalité du scénario, ce qui permet au spectateur de saisir l'indicible : son mouvement, sa forme dramatique. Ce serait bien qu'un festival, qu'une quelconque rétrospective soient organisés en l'honneur de Corinne Luchaire. On mettrait en lumière d'étonnantes nouveautés passées sous silence durant presque un siècle. En particulier, *Le Dernier Tournant*, variation étincelante des films noirs, ou *Le Déserteur*, étrange mélo à la bande-son révolutionnaire. Elle n'est ni à déifier ni à négliger dans l'histoire de son art. Tragique, c'est comme si elle avait repoussé plus loin le sens figuré des définitions. Comédienne. Actrice de cinéma. Tuberculeuse. Collaboratrice horizontale, et cætera. Sauf qu'elle, elle n'y tenait pas vraiment, à être *absolument moderne*, comme disait Rimbaud.

De novembre 1935 à septembre 1943, elle est à l'affiche de dix films. Dans son plus connu, *Prison sans barreaux*, son unique production internationale, elle incarne une jeune délinquante révoltée, en rupture, qui succombe au charme du docteur de la maison de correction dans laquelle elle est placée. Les regards, les mimiques sont archiclassiques, mais du côté des spectateurs, ça fonctionne plutôt bien. Entre les deux désormais collègues (elle devient son auxiliaire

médicale), il y a vite anguille sous roche, puis drague appuyée, avant le baiser-qui-tue allongés dans la paille. Il bombe le torse. Elle a son petit menton qui tremble. Pari gagné. Paris a la bouche à l'oreille, et les yeux mouillés dans ses alcôves. Les nombreux spectateurs sortent leur mouchoir, les faiseurs de carrière n'en disent que du bien, les gens la reconnaissent à la plage, en gare, et sur tous les trottoirs de France. À Mulhouse, Arras, Nîmes ou Quimperlé. La mode comme la publicité lui font des ponts d'or. C'est très bon signe, d'autant que Corinne incarne l'émotion même. Nous sommes en 1938. Février 1938. Les liesses du Front populaire appartiennent bel et bien au passé, le Führer hurle sa haine, et les nuées d'orage ne vont plus tarder à crever sur la France. Exode. Exit. Corinne, elle, devient l'une des personnalités préférées des Français, soit l'étoile montante du 7e art hexagonal, d'un ciné bientôt épuré, complètement passé au crible. Et elle avec lui. Véritable anathème, l'épuration la met à l'index. Sur un ton presque bienveillant, les magistrats lui tirent l'oreille. Version officielle : on ne couche pas avec des officiers de la Luftwaffe. Encore moins s'ils sont autrichiens, comme le Führer. Antipatriotique en temps de guerre, le désir est scandaleux, l'orgasme criminel. Et avec ça, aller jusqu'à concevoir un enfant, un enfant de l'ennemi. Version officieuse : elle a le malheur d'être la fille de son père, un ultra-collabo. Elle perd sa fortune de « deuxième Garbo » mythifiée, disparaît définitivement de l'écran, vieillie avant l'heure par la maladie, défigurée par la posologie de traitements chaque jour davantage densifiés. Alors vient le

dernier taxi, le service des urgences d'une clinique parisienne un dimanche soir de janvier, puis le point final d'un scénario trop prévisible, avant que ne défilent les cartons du générique de fin.

Pour silhouetter ce météore, il faut marier le noir et blanc des films de Gaumont Classics avec le chatoiement du crêpe satiné manié pour elle par les plus grands couturiers du siècle passé. Avec ce visage absent de tout rire, cette impassibilité qu'on jurerait travaillée, avec vingt ans d'avance, à l'image des « bonnes femmes » de la Nouvelle Vague. Une certaine frange de l'opinion, alliée aux mauvaises langues de la postérité, pointe du doigt la vacuité de son âme, quand ils n'enchérissent pas sur sa frivolité. Avec ce petit bout de carrière, l'actrice fantomatique parvient néanmoins à se glisser dans les pages de Patrick Modiano, écrivain prix Nobel, qui en fait sa sœur imaginaire[1], après les récits cyniquement glacés d'un Louis-Ferdinand Céline, qui la décrit telle une « victime pas bien intéressante, juste une sale petite folle égoïste et imbécile[2] ». Malheureuse. Voilà l'image de « la » Luchaire fixée à jamais : la pute à boches qui dîne fin et descend sec avec le Tout-Paris, alors que le peuple a faim, que le pays saigne, ravagé par la peste brune. Trop de galas, trop de

1. Patrick Modiano, *Livret de famille*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche » 1977.

2. Louis-Ferdinand Céline, « Lettre à Thorvald Mikkelsen et Lucette Destouches, mercredi 27 juin 1946 », in *Lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

cabarets, trop de jupes levées, de chairs palpées, trop de draps froissés, trop de rires, gras, nerveux, à gorge déployée, trop d'inconscience, d'inconsistance. Trop de trucs qui déconnent avant de foutre le camp. Promenant sa gloire subite de sex-machine comme un piège à vieux beaux, elle se grise, s'électrise au rythme des danses à la mode, fleurons d'une époque qui va trop vite pour elle. Trop facile. Corinne Luchaire, c'est plutôt l'alliance incarnée d'une patine et d'un danger. Très gratin, elle acquiert le vernis des avant-premières et des générales, tout en étant familière des manières populaires, par ce goût des grandes gueules pittoresques qu'on quitte au petit matin une fois lapée sa soupe à l'oignon. À Paris, avec Django, avec « Harry » Salvador, avec Léo Ferré et tous les chroniqueurs de la nuit, qui mettent tantôt de la poésie dans leur voix, tantôt du feu dans leur instrument. Ailleurs, dans les boîtes de casinos des villes d'eaux, où son appétit pour la bringue en bande ajoute inexorablement à son charme singulier. Elle en mourra. Déchue, oubliée, mal-aimée, elle qui est apparue dans le beau Paris, à quinze ans, dans le sillage immédiat d'un père amoureux fou de l'aînée de ses quatre enfants, d'aucuns diraient de sa fille préférée.

Deux êtres imbriqués, deux êtres gigognes. Une relation un peu plus que fusionnelle, mais un peu moins qu'incestueuse. Encore un adjectif qui finit mal. Jean Luchaire. Grand reporter de gauche très malin devenu patron de la presse d'occupation, et prédateur sexuel compulsif. L'archétype de l'homme à femmes éternellement libre, qu'elles soient biches, nanas, minettes, lorettes, vedettes…

Un père et sa créature. J'en ai déjà beaucoup trop dit, trop écrit sur celui-ci[1]. D'autres en diront davantage. Quant à celle-là… Rendons un peu d'humanité à celle qui avait la tête trop percée et le cœur trop gros. Tirons le portrait. Avec, d'abord, cette même culture du compromis devenu compromission, soit le pouvoir d'aveuglement d'un certain milieu, expert en cupidité et en idéalisme dévoyé, qui déchirent les destins hors du commun de ces deux personnages. Oui, personnages. Et, mon éditeur d'alors de suggérer, dans une tentative pour minimiser la place de la fille-artiste : « C'est Corinne qui vient à Jean. Pas l'inverse. » Je pense le temps d'inverser la donne enfin venu : il est grand temps de retourner le problème, et que Jean, désormais, aille à Corinne. Sur les ruines de vies bien ratées. Un album de photos jaunies qui illustrent des scènes d'une vie passée sous emprise. Par elle. Féminin singulier.

1. Cédric Meletta, *L'Enfant perdu des années sombres. Jean Luchaire (1901-1946)*, Paris, Plon-Perrin, 2013 (rééd. Pocket, coll. « Agora Histoire », Paris, 2026).

I

Taxi Blues

Est-ce que je crois aux fantômes ?
Non. Mais j'en ai peur…

Mme du Deffand

Bagneux… Ça fait quand même un bout. Tout ça pour aller traîner dans un cimetière. Environ une heure de transports en commun depuis la maison. D'abord, rallier la gare Saint-Lazare, puis prendre la ligne 13 jusqu'au terminus. Station Châtillon Montrouge. Une fois sorti d'un dédale de rocades en béton, on remonte une longue avenue, l'avenue Max-Dormoy. Dormoy, le ministre de l'Intérieur du Front populaire, assassiné par l'extrême droite sous Vichy. Dormoy, « le Juif typique », déchiqueté par une bombe dans sa chambre d'hôtel du côté de Montélimar. Le cerveau du crime ? Une femme. Son nom ? Annie Mourraille. Sa postérité ? Actrice déchue. Comme le double littéraire de Corinne Luchaire dans un roman à clefs de Modiano, qui baptise son antihéroïne Annie

Murraille[1]. Mystification faite exprès ou hasard tiré par les cheveux ? Ne sais. Avec le même R doublé, mais le O en moins. Le O d'objectif. Celui qu'on s'assigne, pas celui qu'on se fixe. Le mien est d'aller sur la tombe de Rosita Christiane Yvette Luchaire, dite « Corinne », née le 11 février 1921, dans le XVI[e] arrondissement de Paris. « Rue de l'Ascension[2] », nous dit-elle. Seul petit problème, c'est qu'à Paris, en 1921, aucune rue ne porte encore ce nom. À Guéret, Hyères ou Longjumeau, oui, dans certains romans russes, ceux de Tourgueniev ou Dostoïevski également, mais pas aux abords du bois de Boulogne, dans le Paris rugissant de ce tout début des années 1920. Elle a, semble-t-il, confondu avec la rue de l'Assomption, qui, elle, se trouve pile à la frontière entre Auteuil et Passy. Enfin, passons. Reprenons la promenade.

L'entrée du site se trouve au numéro 75. Après ça, rallier la quarante-huitième division, à peu près au centre du grand périmètre, entre le carré militaire et le carré juif. Bagneux… Qu'est-ce que votre âme est allée faire là-bas, chère Corinne ? Le Père-Lachaise, Montmartre, Montparnasse vous auraient si mieux convenu. Je vous dis « vous », parce qu'à l'époque où vous êtes morte les moins de trente ans se parlaient ainsi entre eux. Pourquoi vous a-t-on enterrée là ? Si loin de Saint-Germain-des-Prés, votre dernier chez-vous, même si au moment des

1. Patrick Modiano, *Les Boulevards de ceinture*, Paris, Gallimard, 1972.
2. Corinne Luchaire, *op. cit.*, p. 23.

faits, début 1950, vous n'aviez plus de chez-vous. On vous a tassée là par souci logistique. Votre lieu d'inhumation dépend de la Ville de Paris, qui, pour des raisons d'explosion démographique, est venue semer ses morts ici, en proche banlieue. L'ancienne Zone s'est convertie en sépulture annexe de la capitale, au prix de remblais réguliers et d'extensions interminables. Une sorte de no man's land inversé. Ceci expliquant cela, autour de vous, reposent plein de grands morts aux noms connus : Barbara, Alfred Jarry… On note la présence de quantité de gens de cinéma également. Comme vous. Louis Delluc, Claude Berri sont les plus célèbres. L'Hollywoodien Marcel Dalio et l'incontournable décorateur Georges Annenkov en sont, eux aussi. Du temps de votre superbe, vous les croisiez fréquemment, avant qu'ils ne tombent dans les oubliettes du genre. Comme vous.

À vrai dire, c'est le monsieur de l'accueil qui m'a aidé à m'y retrouver, grâce à son ordinateur et ses registres papier. Ce sera la quarante-huitième division. Alors j'ai suivi l'avenue principale sur plus de cent mètres, jusqu'au grand point d'eau. Celui qui se trouve à équidistance entre les deux avenues d'érables. Les Pourpres et les Champêtres. De là, une cinquantaine de pas, à vue d'œil, direction sud-sud-ouest, jusqu'au croisement avec l'allée des Noisetiers de Byzance. C'est fou ce que les arbres apportent en sérénité dans ces endroits concédés à la paix des âmes. On y est presque. Juste là. À dix mètres à peine du tombeau provisoire d'Oscar Wilde, et à environ trente

mètres de celle de votre unique témoin de mariage, un dramaturge à succès nommé Étienne Morin, grand ami de votre père, qui se faisait appeler Steve. En venant jusqu'à votre sépulture, je me suis fait cette réflexion sur le potentiel culturel, et la forte acculturation, des cimetières. Pas que le souvenir, pas que la politique de mémoire, mais bâtir un ersatz de culture générale. Je passe la tombe de l'éditeur Jean Paulhan, celle du poète maudit Jules Laforgue, après celle du romancier des truands, Francis Carco, puis double le photographe Eugène Atget par un raccourci auprès de Jean-Christophe Averty, génial touche-à-tout. J'emprunte un chemin de terre le long d'une allée de troènes et de lauriers-cerises. J'y suis. Allée des Marronniers d'Inde. Votre voisine de dernière demeure se nomme Adrienne K., elle est juive, mais n'a pas connu les affres de l'univers concentrationnaire. Ironie du sort, quand on vous reprochait votre position confuse sur l'antisémitisme à la fin de la dernière guerre. À défaut de fosse, votre tombe est commune. Peut-on seulement parler d'une tombe ? Ni stèle ni pierre funéraire, pas de soubassement, quant à l'option du prie-Dieu, cela devait sûrement être trop cher. C'est désolant parce que désolé. Une semelle de béton seule délimite votre sépulture, faite de mousses, de gravats et de boue stagnante. Des plantes grasses en plastique, un genre d'orpin, et avec ça, des invasives, dites « mauvaises herbes », qui poussent à peu près partout où elles peuvent encore pousser. Je dépose ma couronne de lavande et mon pot de bruyère d'hiver. « Increvable », m'avait garanti la jeune fleuriste. Un chat en jouet, bien dodu, mais à moitié

cassé, est censé rappeler votre amour fou pour les animaux domestiques, peut-être plus fidèles envers vous qu'aucun des hommes et femmes vous ayant côtoyée. On a quand même daigné disposer deux photos. La première, floue, vers la partie supérieure du périmètre, ainsi qu'un portrait en médaillon, orné d'une légende, gravée juste au-dessous : « Elle aimait tellement la vie. » Est-ce si vrai ? Vous irradiez. Vous dégagez une aura. Une beauté étrange, d'autant plus subjuguante. Le visage n'est pas régulier. Les yeux sont écartés. La bouche, voluptueuse. Que dire de ce joli nez droit ? Au final, une petite tête qui pourrait presque complexer, avec un front étroit, comme si la mèche blonde étudiée s'était retirée pour lui faire de la place. Un détail attire mon attention sur la modeste plaque de marbre qui fait office de stèle, à vingt centimètres du sol. Votre année de naissance est fausse. On a fait graver « 1922 ». J'ignorais qu'on pouvait se tromper de la sorte sur ce type de dates entre lesquelles tient toute une vie. Personne n'a daigné corriger la mention erronée. Certainement un oubli de la famille, assommée par la soudaineté de votre disparition.

Et dire que la plupart des membres de cette même famille reposent à Paris, ou plus loin, et qu'on vous a laissée choir toute seule ici. Comme tous les reclus, cela vous alloue au moins du temps pour méditer. Je me signe, et ne sachant trop quoi vous dire afin d'entamer la conversation, je me mets tout à coup à repenser à votre mort, que je ne peux qu'imaginer. L'agonie d'une hémorragie interne, consécutive à une tuberculose incurable, développée en 1938, aggravée en 1941, et donc fatale, à moins de trois

semaines de vos vingt-neuf ans. C'est ça, une envie, moins morbide que nostalgique de vous revoir vivante le dernier soir. Un dimanche. Un dimanche soir de la fin janvier 1950. Année sainte, mais année cinglante. Le contexte donne déjà froid dans le dos. Personne ne connaît l'endroit précis où vous avez rendu votre dernier souffle. Plutôt, poussé votre dernier soupir sous le poids des fardeaux.

À en croire la légende, elle serait morte dans un taxi. Comme toute légende susurrée au téléphone arabe, et comme si mourir seule à l'arrière d'un taxi un dimanche soir de janvier ne suffisait pas, on a pris soin d'y adjoindre quelques clichés d'usage : le grand manteau de fourrure blanc, la banquette maculée de sang et de rouge à lèvres, la main gauche qui pend derrière le siège du conducteur, le pouce légèrement refermé. Un conducteur médusé, nommé Lupeau (ou quelque chose d'approchant), avec sa blouse réglementaire, sa casquette raide et son col boutonné. Il l'avait prise en plein VI^{e}, puis il avait été convenu de la conduire jusqu'à la clinique Édouard-Rist, au 12 de la rue Boileau, la fameuse clinique où Maurice Ravel était mort « la tête coupée », des suites d'une trépanation. Une course urgente, toutes affaires cessantes. Personne ne sait si elle était accompagnée. Ç'aurait mieux valu, mais ça n'aurait rien changé. Lupeau se souvient de broutilles. Elle lui disait vaguement quelque chose, sous cet air de déjà-vu, il l'avait reconnue dès qu'elle était montée, sans jamais réussir à mettre un nom sur cette grande gigue torturée au visage flétri. Il fallait faire vite, mais même en faisant vite,

un bon chauffeur de taxi doit toujours manier la conversation. L'éclairage nocturne, l'importance des facultés mnémotechniques dans l'exercice de son métier, les tarifs du week-end et des jours fériés, et la rue Boileau, où il avait échoué une première fois aux épreuves sur route de son examen professionnel. D'autres sons de cloche réfutent cette thèse du taxi et d'une mort cinématographique, voire digne d'une chanson populaire. Corinne est morte à la clinique, la seule clinique de tout Paris qui pouvait l'accueillir d'urgence en cette fin de week-end. Quoi qu'il soit permis de penser, les avis divergent. Biographes patentés et grands témoins sont en désaccord, quant aux informations transmises par la presse, elles se contredisent. Prenons le *Paris-Presse* d'alors, qui l'a fait dîner puis jouer au bridge chez sa mère avant l'ultime révérence. Elle n'avait rien avalé. Ni salade mêlée, ni rôti, ni clafoutis. Juste une migraine forte, des frissons glacés, et avec ça, de ces quintes de toux à tout dévaster sur leur passage.

Joint par téléphone, le cinéaste Jean-Charles Tacchella, un intime du clan Luchaire, m'en a dit deux, trois mots. C'était en novembre 2020, après les deux confinements. Tacchella se souvenait de détails, de choses, selon lui, guère importantes. Un moment familial. Une éruption volcanique en plein poumon. Un transfert chaotique, et puis plus rien. Un dîner chez des parents. Il ne se rappelle plus lesquels. Les beaux-parents de Monique, sa petite sœur, rue Monge ? À moins que ce soit du côté de sa mère, les Filipacchi. Filipacchi, comme le Bibliobus, le jazz à tout-va, le Livre de Poche, *Paris Match*, *Lui* ou *Salut les*

copains. Tante Didi et l'oncle Henri, en bons samaritains, avaient un faible pour elle. Après ses ennuis judiciaires et ses pépins de santé, ils l'invitaient à dîner, de temps en temps, dans leur bel appartement du 102, rue d'Assas. Une autre tante, Doudou, sa favorite, l'hébergeait régulièrement au numéro 16, bien plus bas dans la même rue. C'est donc de là qu'elle serait partie ce soir fatidique. Le fils de la maison, Danny, venait de fêter ses vingt-deux ans dix jours plus tôt, elle devait en être, mais son état de fatigue l'avait excusée. Elle l'aimait bien, le cousin Danny, même si lui préférait *cousiner* avec Florence, la benjamine de la tribu. Il était comme vous, comme votre père, comme son propre père à lui également, un grand précoce mû par le besoin de nouveauté. Au moment de votre mort, il pigeait au service photo de *Paris Match,* et préparait un reportage béton sur André Gide. *Paris Match*, parlons-en justement. Le cousin Danny a dû insister auprès de sa direction pour qu'on fasse un papier. Une nécro, en bonne et due forme. Un tiers de page, pour mémoire. Un article signé André Frédérique, le poète-pharmacien qu'elle côtoyait souvent dans les boîtes à jazz de Saint-Germain-des-Prés. Je me suis procuré l'article publié dans la quarante-sixième livraison du célèbre hebdomadaire, celle du 4 février 1950.

« *Corinne Luchaire avait peur du 22 janvier, jour fatal aux Luchaire.* »

Cet article est un tissu d'âneries. Allez savoir pourquoi ? Une mauvaise connaissance du dossier et des fiches.